

*Marie-Madeleine de la GARANDERIE*

Nantes, France

## GUILLAUME BUDÉ CÉLÈBRE LA LANGUE GRECQUE

Voici – en hommage à l'éminente helléniste Anna Komornicka – quelques lignes du plus grand helléniste français, Guillaume Budé, le restaurateur des études grecques en France<sup>1</sup> Elles sont extraites d'un des rares textes que le grand humaniste ait écrit en français, un recueil d'*Apophtegmes* offert en 1519 au roi François I<sup>er</sup>. On possède plusieurs versions de ce texte<sup>2</sup> que son auteur n'a jamais donné aux presses, sans doute parce qu'il avait le sentiment de moins bien maîtriser cette langue que la latine, voire la grecque<sup>3</sup>. Mais la nécessité de communiquer avec son prince contraignait Budé à devenir un prosateur français.

Le but évident de l'ouvrage est d'ordre politique: vanter le pouvoir de l'intellectuel – poète, historien – proclamer que c'est l'écrit – le plus durable des monuments – qui perpétue la gloire des princes; et persuader ainsi le roi qu'il doit ouvrir plus largement aux intellectuels l'accès aux hautes charges de l'État, qu'il doit aussi développer et encourager l'enseignement

<sup>1</sup> C'est le titre même du premier ouvrage qui au siècle dernier, en 1846, a relancé les études sur Guillaume Budé, celui de D. Rebillé (reprint, Osnebrück, 1969). Sur cet auteur auquel j'ai consacré la majeure partie de mes travaux, voir, en langue grecque moderne, le livre de N. M. Tsargas, Athènes, 1991.

<sup>2</sup> L'une de celles-ci – qui n'est dans doute pas la meilleure – a été imprimée à titre posthume à Paris en 1547, et a été l'objet d'une reproduction anastatique (Farnborough, 1966). Voir L. Delaruelle, *Guillaume Budé, les origines, les débuts, les idées maîtresses*, Paris, Champion, 1907, pp. 73–139; C. Bontems, *Le Prince dans la France des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, Paris, PUF, 1965, pp. 79–139; G. Gueudet, *Guillaume Budé, parrain d'encyclopédie*, [dans:] *Mélanges à Jean Mourot*, Pr. Univ. Nancy, 1982, pp. 39–47; M.-M. de La Garanderie, *Guillaume Budé, prosateur français*, [dans:] *Prose et prosateurs de la Renaissance (Mélanges à R. Aulotte)*, Paris, SEDES, 1988, pp. 39–47.

<sup>3</sup> On sait que Budé est l'auteur de plus cinquante lettres grecques. Voir la traduction de G. Lavoie et R. Galibois, Univ. de Sherbrooke, 1977. Il a aussi écrit en grec la préface de ses *Commentarii linguae graecae*, préface dont il a donné une traduction française... à l'intention du roi auquel l'œuvre était dédiée.

des „meilleures lettres” par la fondation à Paris du collège – temple de la Renaissance, temple des Muses – dont rêvent alors tous les humanistes...

Le texte que nous allons lire, comme beaucoup de textes de Budé, est construit de manière circulaire, – les thèmes s’enrobageant les uns les autres en quelque sorte. L’enveloppe extérieure de celui-ci pourrait se définir plaisamment ainsi: „A quoi bon être un héros si personne n’est là pour le dire!” Les Anciens – grecs et latins – ont eu „la faculté et industrie de bien mectre par escript”. Ainsi leurs deux langues sont comme les écrins ou les reliquaires de l’histoire: „De tant de langues qui sont divisées par le monde, – écrit Budé – il n’est question que de deux qui soient de grande réputation entre les gens de grant érudition. C’est assavoir la grecque [...] et la latine”.

On notera – pour n’avoir pas à y revenir – que Budé ne mentionne même pas l’hébreu<sup>4</sup>. Or c’est un collège trilingue qui avait été fondé à Louvain en 1517, et qui représentait pour les lettrés français une sorte de prototype. Et l’on sait qu’en 1530 la nomination des premiers „Lecteurs Royaux” réunira aux noms de deux professeurs de grec (Danès et Toussaint) ceux de deux professeurs d’hébreu (Guidacerius et Vatable). L’hébreu, d’autre part, en tant que langue sacrée – langue „première”, langue „pré-babélique”<sup>5</sup> – était auréolé d’un prestige sans pareil auprès de beaucoup d’esprits. Mais Budé n’est pas de ceux-là. Sa prodigieuse érudition est toute gréco-latine. Et les raisons sur lesquelles, dans la suite de notre texte, il va fonder la prééminence de la langue grecque sont fort éloignées des motivations des hébraïsants. Mais laissons ces réflexions qui nous éloignent de notre propos; et reprenons notre lecture.

Il n’y a donc – écrit Budé – que deux langues qui soient de grande réputation entre les gens de grant érudition. C’est assavoir la langue grecque, par laquelle ont esté grandement illustrez les faitz et gestes des grans princes comme ont esté les rois d’Assyrie, de Méde, de Perse, d’Égypte, et de Macédoine, come d’Alexandre le Grant, et de Philippe son père, et des successeurs d’Alexandre par tout le pays d’Asie, avec les gestes des Athéniens et Lacédémoniens et autres communautés de Grèce; et la langue latine, en laquelle les faitz des Romains ont esté escriptz, qui est fille de la grecque<sup>6</sup>, comme par ce que grant partie des

<sup>4</sup> Rappelons que Lefèvre d’Étaples avait fait une large part à l’hébreu dans son commentaire du Psautier (1509).

<sup>5</sup> Voir sur cette question l’article de J. Céard, *De Babel à la Pentecôte*, Bibl. d’Hum. et Ren. 1980, t. 42, 3, pp. 577–594; et aussi *Les rapports entre les langues au XVI<sup>ème</sup> siècle*, Actes du Colloque de Sommières, 1981, publiés dans „Reforme, Humanisme, Renaissance”, n° 15, 2 (voir en particulier les articles de A. Godin, Ch. Béné, M. Soulié). Voir aussi J. Chomarat, *Grammaire et Rhétorique chez Érasme*, Paris, Belles Lettres, 1981, t. 1.

<sup>6</sup> L’idée de cette filiation (que la linguistique moderne, il va de soi, nuancerait) est, chez Budé, le fruit de sa constante expérimentation. Les *Commentarii linguae graecae*, qu’il a rédigés au gré des associations des mots et des idées, sont en fait une sorte de dictionnaire (sans ordre alphabétique, mais doublement indexé) de philologie comparée du grec et du latin.

termes de la langue latine ont esté prins et sont dérivés de la grecque, laquelle est la plus ample et la plus copieuse et abondante en termes et vocables de toutes langues dont nous aions congnoissance, et en laquelle seule langue, éloquence, qui par les anciens a esté appelée royne des hommes et des sciences, peut pleinement et amplement monstrier et exhiber sa grande puissance et soy estendre de toutes parts, et déployer et mettre en évidence et sur la monstrier ses figures et sentences de haulte lice et de la grant sorte, ce qu'elle ne peut faire es autres, ne mesmes en la latine, car elle n'abunde copieusement en termes à beaucoup près tant comme sa mère la grecque, ne en si beau, si coint<sup>7</sup>, si doux parler, ne en tant de manières d'exprimer les conceptions de l'homme, ne en termes de si grande signification pour prendre en couleurs verbales et représenter au vif à l'oeil de l'entendement les choses que l'on veult donner à entendre, aussi bien que s'ilz estoient en ung tableau; car les termes sont les imaignes des choses signifiées par iceulx, et les figures sont les couleurs qui donnent la grace et le lustre. Pour ceste cause aucuns ont dit que peinture est éloquence muette et sans parler, et au contraire éloquence est peinture parlant. Or que cecy se puisse plus amplement, plus haultement, plus efficacement faire et monstrier, et par une plus grande et plus diserte volubilité de langage, en la langue grecque qu'en la latine, il est notoire entre ceulx qui scavent l'une et l'autre, et de ce porte tesmoignage Horace [...] Qui donques veult scavoir au vray les choses dignes de mémoire du temps passé pour le plaisir qu'on peut prendre à le scavoir, et l'amendement qui peut venir à ceulx qui ont besoing de l'entendre, il fault qu'il scaiche ces deux langues pour les causes dessusdictes, et autres qu'on pourroit ajoüster.

Livrons nous maintenant à l'exercice d'admiration que nous propose Guillaume Budé.

Il ne peut y avoir de véritable éloquence qu'en grec, nous dit-il. Et l'éloquence est la „reine des hommes et des sciences”! Qu'on se souviene du mythe de l'Hercule gaulois, auquel Budé s'est attardé complaisamment dans ses *Annotations aux Pandectes*. Mais l'on peut aussi pressentir déjà, à travers la ferveur et l'enthousiasme de ces quelques lignes, le ton et le thème de ce joyau futur de l'éloquence latine de la Renaissance que sera en 1532 le *De philologia* – deux dialogues de Budé avec son roi – où est exaltée la passion de l'étude – de l'étude du grec en particulier – dans une sorte d'hymne à l'éloquence, symbolisée par Minerve.

La langue grecque est supérieure à la latine à beaucoup d'égards (abondance, douceur, couleur...), nous est-il précisé. Et c'est ici l'écrivain qui parle, à titre personnel. On pourrait évidemment énumérer les références à Cicéron, Quintilien ou Horace, que ce texte implique; celles-ci sont bien connues. Mais elles ne s'imposent si fortement à l'esprit de Guillaume Budé que parce qu'elles sont en résonance avec son expérience d'écrivain.

Or on est immédiatement frappé par les nombreuses tournures négatives. Budé, de toute évidence, trouve que la langue de Cicéron manque d'étoffe. Son idéal en effet n'est pas celui des Cicéroniens d'Italie, ses contemporains, qui s'épuisent avec dévotion dans l'imitation de leur modèle<sup>8</sup>. Ce que Budé demande à Cicéron c'est moins des recettes de style qu'un idéal et un élan.

<sup>7</sup> C'est-à-dire „si élégant”.

<sup>8</sup> On peut songer ici au destin tristement célèbre de Christophe de Longueil.

Ce qu'il admire le plus chez lui, c'est la grandeur, c'est l'union indéfectible de l'éloquence et de la philosophie, et c'est la souveraine liberté avec laquelle Cicéron lui-même a emprunté à la Grèce: „Ciceronem a Graecis multa mutuatum”, peut-on lire à l'index des *Commentarii*. Insatiable expérimentateur du *logos*, Budé ne pouvait être insensible aux préceptes qu'Horace énonce avec allégresse dans son *Art Poétique* (vv. 46–72): „nova fictaque nuper habebunt verba fidem, si | Graeco fonte cadent parce detorta” (des termes récemment forgés trouveront crédit s'ils jaillissent d'une source grecque dont on les aura détournés avec parcimonie); ou encore: „licuit semperque licebit | signatum praesente nota producere nomen” (il a toujours été permis et il le sera toujours de mettre en circulation un vocable frappé au coin de l'année). Pour Budé, comme pour Horace, la langue – et ici la langue latine – n'est pas un paradigme définitivement fixé, mais un jeu de structures mouvantes comme la végétation: les feuilles des arbres tombent, mais elles repoussent aussi: „Ut silvae foliis pronos mutantur in annos, | prima cadunt, ita verborum vetus interiit aetas, | et iuvenum ritu florent modo nata vigentique”. Pour Budé, comme pour Horace, la langue grecque – „ample, copieuse et abondante en termes et vocables” – est le trésor où puiser des ressources nouvelles.

Il y puise, il est vrai, sans parcimonie, et d'autant plus délibérément et généreusement que son éloquence s'échauffe et que le vent de l'inspiration gonfle ses voiles<sup>9</sup>. On peut certes juger une telle pratique abusive; on peut dire avec ironie que Budé parle grec en latin<sup>10</sup>. Mais on ne laisse pas d'admirer la façon dont il concilie une très pure latinité et ces audacieux larcins. Il enchâsse dans son discours latin – comme des bijoux précieux – des termes empruntés à cette langue grecque qu'à travers ses recherches érudites il a appris en quelque sorte à disséquer, à connaître au plus près, et à aimer si fortement qu'il ne peut se passer de ses prestigieux vocables. Il s'enchant de ceux-ci, ou peut-être ceux-ci se présentent-ils comme d'eux-mêmes sous sa plume, ou, tout simplement, n'en trouve-t-il pas l'équivalent latin.

Dans la correspondance entre humanistes, l'emploi du grec peut parfois fonctionner comme une sorte de code confidentiel; il peut aussi parfois être imputé à une émulation érudite, voire à un naïf et joyeux pédantisme. C'est un mot grec malencontreux qui mit le trouble dans l'amitié d'Erasme et de Budé. Ce dernier avait émis le regret que le grand savant, qui venait de donner à la république des lettres et au christianisme l'édition princeps du Nouveau Testament grec, pût perdre son temps à l'écriture de petits

<sup>9</sup> C'est ce que confie Budé à Erasme dans sa lettre du 26 novembre 1516 (Allen, *ep.* 493).

<sup>10</sup> Comme Boileau dira de Ronsard que „sa muse, en français, parle grec et latin” (*Art poétique*, v. 122–128).

livres de pédagogie et de grammaire, ouvrages scolaires, babioles, „leptologemata”. Erasme ne toléra jamais ce mot<sup>11</sup>. Mais ceci n'est qu'une anecdote.

Dans le discours philosophique budéen le mot grec a une fonction infiniment plus sérieuse. Ainsi dans l'épilogue du *De asse* la philosophie est-elle dite „uranoscope” et „uranophrone”; elle devra nous servir de „xénagogue” pour accomplir le voyage de la vie. Dans le *De transitu*, le livre-testament de Budé, de tels emprunts se multiplient, amenés par l'extrême tension du discours, sa solennité, son caractère poétique et sacré. Encore faudrait-il distinguer les mots grecs cités en grec, les mots grecs latinisés, et les néologismes inspirés à Budé par sa connaissance du mécanisme des deux langues. Il y a là un vaste champ à explorer pour les philologues.

Reprenons notre lecture... La ferveur avec laquelle Budé évoque le „si beau, si coïnt, si doux parler” de la Grèce fait songer à ces vers d'un autre amoureux, et débiteur, de la langue grecque, André Chénier:

„Un langage sonore aux douceurs souveraines,  
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines”<sup>12</sup>.

Or la sensibilité de Budé à la beauté propre du mot – ce double sensuel de la signification – est attestée par la part que tiennent dans son oeuvre les différents effets sonores (allitérations, homophonies, etc.), et aussi par les jeux de symétrie, ou de répétition, ou d'opposition, auxquels il se complaît fort souvent<sup>13</sup>. Aussi les plus belles pages de Budé doivent – elles être lues à haute voix. Elles doivent être aussi observées jusque dans les moindres détails de leur trame. Et, lorsqu'on traduit Budé, on prend vite conscience que la fidélité au texte n'impose pas seulement la recherche du sens, mais exige aussi cette attention à la musique.

Nous voici enfin au coeur même du texte, ce centre (d'où l'on remontera ensuite, traversant à nouveau les cercles antérieurs, vers le thème premier, qui rappelle le roi de France au soin de sa gloire). Ce coeur du texte est la comparaison de l'éloquence et de la peinture: „On dit que peinture est éloquence muette et sans parler, et au contraire éloquence est peinture parlant”. Ce sont les „couleurs verbales” qui lui donnent „la grâce et le lustre”. La comparaison entre les figures de pensée et de style et les couleurs du peintre est, certes, un topos. Mais si l'idée est traditionnelle, elle prend un bien autre relief chez Budé que chez Quintilien, parce que Budé est un amoureux des tropes, dont il fait un usage presque continu (ce qui rend

<sup>11</sup> Budé n'admettait pas que l'on pût jouer sur plusieurs registres. Pour Erasme, en revanche, tout ce qui fait avancer les études est important, et il n'y a pas de „petits sujets”. Voir Allen, *op. cit.* 403, 421, 493, etc., et ma *Correspondance d'Érasme et de G. B.*, Vrin, Paris 1967.

<sup>12</sup> *Poèmes*, „L'Invention”, vv. 7-9.

<sup>13</sup> Il ressemble en cela, lui l'écrivain néo-latin, aux poètes de la „Grande Rhétorique”, ses contemporains, en langue vernaculaire.

son style difficile). La figure chez lui, en effet, ne vient pas seulement orner ou étoffer la pensée; elle en est la force vive et le véhicule. On peut songer à ces peintres qui ne produisent pas leur tableau selon un dessin arrêté d'avance, mais qui jettent la couleur dans un élan inaugural, et se laissent ensuite guider par la suggestion des choses. C'est un peu cela, la manière de Budé. Une surabondance puissante, et maîtrisée, de couleurs verbales<sup>14</sup>.

\* \* \*

Guillaume Budé ne nous a laissé aucune description des oeuvres d'art de son temps – qui les offrait pourtant en abondance à sa vue. Son univers est l'érudition, qui ouvre la porte de la „science des lettres”, et la philosophie, qui ouvre la porte des deux sagesse, l'humaine et la divine. Ce serait pourtant une grave erreur que de croire que l'art en est absent. L'érudition fournit la matière, la philosophie le souffle, et l'éloquence la beauté. C'est ce que la langue grecque a appris à Guillaume Budé.

<sup>14</sup> M. Fumaroli (*L'âge de l'éloquence*, Genève, Droz, 1980) appelle Budé (p. 448) „le Michel-Ange de l'écriture néo-latine”.